

Compte rendu de livre

Jan Spurk, *Le désir d'autorité*, Vulaines sur Scène: Le Croquant, 2024, 140 pages.

Benoît Coutu
Université du Québec à Montréal

La crise de l'autorité est un thème récurrent dans les discours publics et nous pourrions remonter jusqu'à Platon pour en retrouver des traces. Elle fut, depuis, déclinée sous de multiples facettes : crises de légitimité de l'État, crise de l'autorité parentale, professorale, journalistique, scientifique, juridique, etc. Dès lors, si tout semble avoir été dit sur la crise de l'autorité, pourquoi un énième ouvrage sur le sujet ?

C'est que ladite crise de l'autorité n'est pas l'objet central du livre *Le désir d'autorité* (2024) du sociologue Jan Spurk. L'originalité de l'ouvrage ici recensé est que l'auteur nous fait redescendre sur terre, des structures sociales aux individus, afin de nous convier à une réflexion sur le « désir d'autorité ». Il s'agit d'une démarche pertinente car nombre de sondages récents révèlent qu'une partie non négligeable des populations occidentales accepterait diverses formes de gouvernances autoritaires (Deglise 2023 ; Drolet 2024 ; Faljaoui 2023 ; Guillouet 2023 ; Journet 2024 ; Rioux 2025 ; Spurk 2024, 16 et 60-66). Ceci peut paraître paradoxal au premier abord puisque dans nos sociétés post-modernes, libérales, démocratiques et individualistes, vouloir être dirigé par une autorité centrale forte, contraignante et disciplinaire est contre-intuitif. Toutefois, l'individualisation ne fait pas disparaître l'autorité, « c'est le contraire qui est le cas » (p. 120). De ce constat émerge la question suivante : « Pour quelles raisons désire-t-on aujourd'hui une vie dans des rapports d'autorité ? » (p. 21).

Pour y répondre, Jan Spurk commence en posant un diagnostic sur la crise contemporaine de l'autorité. Replacée dans un contexte de la fin du néolibéralisme, elle est décrite non comme une crise de légitimité d'une autorité vieillissante, désuète ou inadéquate, mais plutôt comme une « crise du sens » ou de « signification » de l'autorité, en ce que les repères normatifs perdus sont remplacés par une « autorité des faits ». Afin d'identifier les conditions propices

à ce désir d'autorité et circonscrire celui-ci comme rapport social, la revue de littérature qu'il effectue donne une place prépondérante aux auteurs de l'école de Francfort, soit Adorno, Horkheimer et Fromm. Il se réfère aussi à des auteurs et autrices classiques et contemporains, tels que Kojève, Arendt, Marx, Bakounine, Sartre, Freud, Foucault, Butler et Sennett. Spurk conclut en s'interrogeant sur la possibilité d'une critique immanente de l'autorité dans le contexte actuel.

D'une crise à l'autre

Selon l'auteur, ce qu'on appelle « crise de l'autorité » n'est souvent qu'un « rejet courant de l'autorité » (p. 51), phénomène social normal qui accompagne toute société en transformation. Le problème est que les transformations actuelles que connaissent les sociétés occidentales s'enchaînent sans qu'elles ne s'enracinent dans un projet de société viable et rassembleur. « L'autorité, la crise de l'autorité et le désir d'autorité [étant] liés au projet de société » (p. 76). Avec la crise du projet néolibéral de société, s'ouvre un *interregnum* qui fait le lit d'une autorité par défaut, une autorité « des faits ».

En effet, dans et par la crise, avance Spurk, « l'autorité se reconstitue, se renouvelle et se modernise. L'autorité s'est objectivée, incarnée dans les faits [...] entre autres portés par des avalanches “d'informations” [...] dans lesquelles les individus se noient » (p. 91). Sous quelles formes peut se manifester cette autorité ? « Les ordres, les recettes et les figures de proue » (p. 75). Sous son égide se déploie un ordre social dominant souvent vulgarisé par les chefs populistes par l'expression « le gros bon sens », laquelle sous-entend une croyance en ce que les choses sont telles qu'elles sont et rien d'autre, comme si l'autorité des faits tenait sa force d'une impitoyable fatalité. De façon correspondante, au niveau individuel, dit-il :

s'installe la forme de l'individualisme sériel de notre temps : les sujets se coulent individuellement dans le moule de leurs fonctions qui les lient quasi mécaniquement. Ils se soumettent à l'autorité des faits. Ils n'ont pas besoin de penser ; le fait de penser et de communiquer ses idées devient suspect (p. 92).

Qu'est-ce que l'autorité ?

Malgré l'utilité que leur reconnaît le sociologue, les théories précédentes sur l'autorité sont selon lui inaptes à bien saisir la nouveauté sociologique du phénomène actuel. « Ces travaux, dit-il, consistent la plupart du temps à

actualiser les théories du passé » (p. 27) et « se réfère[nt] souvent à l'idée nostalgique d'un passé harmonieux où régnait un consensus sur l'obéissance sans justification » (p. 74).

Ce sont les auteurs de l'École de Francfort, à son avis, qui se penchent le plus sérieusement sur la question de l'autorité, avec deux ouvrages clés : *Autorité et Famille*, sous la direction de Max Horkheimer (1936), et *Études sur la personnalité autoritaire* sous la direction de Theodor Adorno (2007 [1950]). Cependant, c'est surtout à l'ouvrage *La peur de la liberté* de leur collègue Erich Fromm (2010 [1941]), que Spurk fait référence. Et pour cause, Fromm, en appréhendant l'autorité sous la perspective d'un rapport social constitué au croisement de « modes d'actions [à la fois] interne et externe » (p. 40), dénoue des impasses des théories antérieures. Celles-ci conçoivent l'autorité principalement sur la seule base des déterminations externes, naturelles ou sociales. L'autorité n'est alors comprise qu'en termes d'obligation et d'obéissance. Pourtant, l'une des conditions de légitimité de l'autorité est la volonté subjective d'y obéir, d'où l'idée d'un « désir d'autorité ».

Pourquoi ce désir d'autorité ?

Ce désir d'autorité prendrait sa source dans l'anomie qui émerge des interstices du système néolibéral qui se fissure. Spurk avance que le démantèlement de l'État social et le déclasserement des grandes valeurs bourgeoises, combinés au sentiment d'impuissance devant les crises économiques et les changements climatiques (p. 63-64), s'ils ne sont pas compensés par un nouveau projet de société, installent un « malaise dans la société ». Étant laissés seuls face à eux-mêmes, les individus, plongés dans un état d'incertitude — « d'insécurité ontologique » dirait le sociologue anglais Anthony Giddens (1994) — ressentent de l'angoisse face aux lendemains désenchantés qui fait le socle d'une demande « de continuité rassurante » (p. 59). L'autorité des faits vient assurer ce besoin de continuité.

Adorno (2016 [1951]), dans sa reprise des écrits de Freud sur la psychologie des masses, expose que le rapport social d'autorité, au travers le sentiment de familiarité, de convivialité et de complicité qu'il établit, est une dotation de sens qui permet une inscription de l'individu dans le monde, *via* son intégration symbolique, psychique et matérielle dans la société. Pour Spurk, l'individu obtient ainsi une reconnaissance lui permettant de se constituer un soi. Plus qu'une imposition externe donc, l'autorité est un mode de subjectivation : « l'autorité confirme à chacun ce qu'il est » (p. 44). Qui plus est, ce rapport d'autorité se renforce en donnant à l'individu l'illusion de faire partie de l'être

de l'autorité et de participer à l'autorité et ce, sans qu'il n'ait d'effort à faire puisqu'il n'a qu'à se conformer à ce qui est. Il n'a qu'à se couler dans le moule, qu'à accepter l'état des faits. Apaisante, la situation d'autorité est alors vécue par l'individu comme une « joie rassurante » (p. 44), en ce que « la soumission à l'autorité permet aux individus de fuir leur solitude et leur impuissance insupportable » (p. 74).

Conclusion

L'auteur entame la fin de son récit en soulignant la rareté dans l'espace public de discours sur des modes alternatifs d'autorités pouvant mener ou soutenir l'émancipation. En effet, la multiplication des espaces numériques de parole, où tout est réduit à de l'échange d'information, ne laisse en fait que peu de place à de réels débats de fond, renforçant, par un effet de clôture, la projection d'un « avenir autoritaire rassurant, mais liberticide » (p. 138).

L'enjeu qui se présente alors est la possibilité même d'une critique immanente de l'autorité. Le problème est que pour transformer l'autorité, il faut auparavant accepter que cette critique s'applique à soi-même, puisque c'est l'individu qui est l'ultime porteur du rapport d'autorité. Autrement dit, il ne sert à rien de transformer les structures sociales, des cadres normatifs ou de créer de nouvelles pratiques si l'individu n'est pas ouvert et réceptif à la transformation de soi. Reste ensuite à faire de notre autorité personnelle une base de résistance, ce qui n'est pas donné d'avance en raison des avantages immédiats, mais à court terme, que procure la conformité au rapport d'autorité tel que décrit précédemment.

Plaisant à lire, ce livre pêche un peu par la méthode en « spirale » qu'adopte l'auteur. Alors qu'il reproche à ses contemporains leur manque de clarté à propos de leur définition du concept d'*autorité*, il faut faire un effort afin d'assembler les divers éléments constitutifs de la conception de l'autorité qu'il propose au long de sa démonstration. Toutefois, en raison de sa très grande érudition, l'ouvrage permet au lecteur de se faire une bonne tête sur les diverses théories de l'autorité, leur portée et leur limite. Il s'agit d'un bon point de départ pour qui voudrait explorer la question et décortiquer la réalité actuelle à l'aune de cet enjeu.

Références

- Adorno, Theodor W., 2007 [1950]. *Études sur la personnalité autoritaire*. Paris, Allia.
- . 2016 [1951]. « La théorie freudienne et le modèle de la propagande fasciste ». In Theodor W. Adorno (dir.) *Le conflit des sociologies. Théorie critique et sciences sociales*, p. 13-44. Paris, Payot et Rivages.
- Deglise, Fabien, 2023. « La foi en la démocratie reste forte, mais se fragilise chez les jeunes », *Le Devoir*, 13 septembre, (Page consultée le 11 avril 2025), <https://www.ledevoir.com/monde/797918/analyse-foi-democratie-reste-forte-mais-fragilise-jeunes>
- Drolet, Alexandre, 2024. « Les valeurs conservatrices gagnent du terrain chez les jeunes ». *Radio-Canada*, 12 novembre, (Page consultée le 11 avril 2025), <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/2119261/conservateurs-jeunes-trump-canada>.
- Faljaoui, Amid, 2023. « Un Belge sur deux veut un gouvernement autoritaire : chiche ? ». *Tendances Trends*, 24 janvier, (Page consultée le 11 avril 2025), <https://trends.levif.be/a-la-une/politique-economique/un-belge-sur-deux-veut-un-gouvernement-a-utoritaire-chiche/>
- Fromm, Erich, 2010 [1941]. *La peur de la liberté*. Lyon, Parangon.
- Giddens, Anthony, 1994. *Les conséquences de la modernité*. Paris, L'Harmattan.
- Guillouet, Simon, 2023. « La demande d'autoritarisme politique en France », *Fondation Jean Jaurès*, 30 mars. (Page consultée le 11 avril 2025), <https://www.jean-jaures.org/publication/la-demande-dautoritarisme-politique-en-france/>
- Horkheimer, Max, 1974. « Autorité et famille ». In Max Horkheimer (dir.), *Théorie traditionnelle et Théorie critique*, p. 229-320. Paris, Gallimard.
- Journet, Nicolas, 2024. « Les valeurs des jeunes à la loupe », *Sciences humaines*, 18 septembre. (Page consultée le 11 avril 2025), https://www.scienceshumaines.com/les-valeurs-des-jeunes-a-la-loupe_fr_47507.html.
- Rioux, Philippe, 2025. « Défiance envers la politique : 41 % des Français prêts à un pouvoir autoritaire », *La Dépêche*, 16 février, (Page consultée le 11 avril 2025), <https://www.ladepeche.fr/2025/02/16/defiance-envers-la-politique-41-des-francais-prets-a-un-pouvoir-autoritaire-12515740.php>.